

La pandémie prolongée de coronavirus au Brésil a plongé des millions de Brésiliens dans la pauvreté

[Cliquez ici pour voir la notice sur le site](#)

GUARULHOS, Brésil — Pas encore capable d'affronter sa nouvelle vie ici, elle a gardé les yeux fermés. La matinée était encore trop froide, trop sombre. A ses côtés, sous un toit de plastique noir, dormait une jeune famille qu'elle connaissait à peine. Ils étaient ensemble ici depuis des semaines, réfugiés économiques de la pandémie de coronavirus, chômeurs et expulsés, se regroupant maintenant pour espérer des jours meilleurs à venir.

Le ciel s'éclaircit. Zuleide da Conceição Félix, 67 ans, est sortie de sa cabane stérile à la périphérie de la métropole de São Paulo. Elle a fait du café sur sa cuisinière – une relique chérie de son ancienne vie – et a essayé d'ignorer le froid. Une bonne illettrée, Félix avait mené une vie de pauvreté, travaillant ces dernières années pour 240 \$ par mois. Mais même elle n'avait jamais vécu quelque chose comme ça.

« Mon mari et moi avons une chambre », se souvient-elle. « Nous avons eu un salon. Nous avons une télévision. Une cuisine. C'était tout ce dont nous avons besoin.

Elle regarda le sol.

« Maintenant nous sommes ici. »

Zuleide da Conceição Félix devant son espace de vie au campement de Nascer do Sol à São Paulo le 13 juin. (Rafael Vilela pour The Washington Post)

Ici : une collection de cabanes construites sur les restes jonchés de déchets d'une usine en faillite, coupée des transports en commun, sans eau courante ni marché – une nouvelle colonie de plus dans une profusion de communautés tentaculaires maintenant installées par des Brésiliens laissés sans abri par une épidémie qui refuse de fléchir.

Ce sont les personnes que le président Jair Bolsonaro a déclaré vouloir protéger lorsqu'il a adopté la stratégie pandémique peu orthodoxe consistant à faire peu pour contrôler la propagation du coronavirus. Face à l'une des pires épidémies au monde, il a sapé presque toutes les mesures de confinement proposées par les responsables fédéraux et étatiques en faisant appel aux besoins des Brésiliens pauvres de la classe ouvrière. Ils ne pouvaient pas rester à la maison, dit-il. Ils devaient travailler pour survivre.

« La faim tue beaucoup plus de personnes que le virus lui-même », a-t-il déclaré en mars. « Nous devons faire face à la réalité. Il ne sert à rien de fuir ce qui est là.

Mais plutôt que d'aider les plus vulnérables, disent les économistes, l'approche fataliste de Bolsonaro n'a fait que prolonger la crise – et plonger davantage de personnes dans la pauvreté.

Un enfant observe la combustion de feuilles et de petits morceaux de bois sur le terrain abandonné le 14 juin au campement de Nascer do Sol. (Rafael Vilela pour le Washington Post)

Les vêtements de bébé de Marcia Luana da Silva sont suspendus dans sa cabane à Jardim Julieta. (Rafael Vilela pour le Washington Post)

Tomates données pour ceux qui vivent à Nascer do Sol. (Rafael Vilela pour le Washington Post)

EN HAUT : Un enfant observe la combustion de feuilles et de petits morceaux de bois sur le terrain abandonné le 14 juin au campement de Nascer do Sol. (Rafael Vilela pour le Washington Post) EN BAS À GAUCHE : Les vêtements de bébé de Marcia Luana da Silva sont suspendus dans sa cabane à Jardim Julieta. (Rafael Vilela pour le Washington Post) EN BAS À DROITE : Don de tomates à ceux qui vivent à Nascer do Sol. (Rafael Vilela pour le Washington Post)

Près d'un Brésilien sur cinq déclare avoir été bloqué sans aucun revenu. La moitié du pays a du mal à mettre de la nourriture sur la table. Dix-neuf millions disent qu'ils ont faim. Les taux de chômage et d'inégalité sont à des niveaux record. Après que le gouvernement a réduit un programme de paiements en cas de pandémie aux Brésiliens les plus pauvres, le plus grand nombre de Brésiliens en une décennie est tombé dans la pauvreté extrême, vivant avec moins de 2 \$ par jour. La population de sans-abri a augmenté.

« Quand les gens ont peur de tomber malades, et quand les gens tombent malades à l'échelle qu'ils sont au Brésil, il va y avoir beaucoup d'instabilité », a déclaré Marcelo Neri, économiste à la Fondation Getúlio Vargas, une université de Rio de Janeiro. « Cela a été terrible pour l'économie, en particulier pour les travailleurs informels. »

Le Brésil se retrouve maintenant avec le pire des deux mondes : un demi-million de morts – plus que partout ailleurs en dehors des États-Unis – et des millions d'autres sans travail.

L'un de ces chômeurs était Félix. Son patron âgé lui a dit d'arrêter de venir nettoyer sa maison après l'arrivée du virus. La femme plus âgée craignait que Félix n'apporte la maladie des bus bondés qu'elle prenait pour se rendre au travail.

Je t'appellerai quand ça ira mieux, promet la femme à Félix.

C'était il y a 15 mois. Les choses ne se sont jamais améliorées. Le virus continue de sévir au Brésil. Et Félix – qui n'a plus d'économies, est resté trois mois sans payer de loyer, a été expulsé et vit maintenant ici parmi ce qui lui reste de biens – attend toujours cet appel.

Ne pas protéger les plus pauvres

Le campement de Carolina Maria de Jesus à São Paulo le 13 juin. (Rafael Vilela pour The Washington Post)

Les villes de tentes surgissent en quelques heures.

L'un d'eux s'est répandu dans l'enceinte de l'église d'un célèbre télévangéliste. Un autre a pris racine sur des terres appartenant à la compagnie pétrolière d'État. À São Paulo, la plus grande ville de l'hémisphère occidental, plus de 800 familles ont afflué dans un parc à conteneurs vacants. Six cents autres se sont inscrits sur un terrain vide à côté d'une favela.

Les communautés, peuplées en grande partie de personnes qui ont perdu leur emploi et leur maison, sont devenues le symbole de l'échec du gouvernement à protéger ses citoyens les plus pauvres de l'impact économique de la pandémie. Il a étendu les paiements d'urgence mensuels de 120 \$ à des millions de personnes dans le besoin, ce qui a permis à certaines familles de sortir de la pauvreté, temporairement – mais ce programme a été réduit en septembre, puis suspendu pendant des mois. Le gouvernement n'a pas interdit les expulsions, comme l'ont fait les États-Unis, ni encouragé l'embauche de jeunes pauvres vulnérables, comme l'a fait le Royaume-Uni.

« Qu'a fait Bolsonaro pour sauver l'économie ? a demandé Lena Lavinas, économiste à l'Université fédérale de Rio de Janeiro. « La seule chose qu'il a faite a été de dire : 'Rien ne peut s'arrêter.' Ce n'est pas une proposition pour sauver l'économie.

Le bureau de Bolsonaro n'a pas répondu à une demande de commentaire. En public, le président s'est inquiété de la dette publique. Lorsqu'on lui a demandé s'il devrait faire plus pour soulager la souffrance, il a exprimé son irritation. « Quel pays dans le monde a fait ce que nous avons fait, avec les paiements d'urgence ? Il a demandé. « Et ils continuent de critiquer, disant qu'ils en veulent plus. »

[People have abandoned hundreds of cats on a deserted Brazilian island. Officials aren't sure how to save them.]

Les nouvelles colonies, dont beaucoup ont été fondées après la réduction des paiements, alimentent maintenant l'un des débats les plus longs et les plus polarisants du Brésil. Pays de vastes espaces inutilisés et d'inégalités inéluctables, le Brésil a longtemps été le théâtre d'après conflits fonciers entre propriétaires terriens et squatters sans nulle part où aller. De nombreuses enclaves irrégulières, qui abritent aujourd'hui des millions de personnes, vivent sous la menace constante d'être expulsées.

Pendant la pandémie, alors que les gens étaient expulsés dans la rue et que les colonies se multipliaient, les autorités ont intensifié les opérations d'éloignement. À São Paulo, ils ont évacué près de 4 000 personnes, le plus au Brésil. 3 000 autres ont été enlevés à Manaus, la ville amazonienne dévastée par le virus. La Cour suprême du Brésil a suspendu ce mois-ci les renvois jusqu'à la fin de l'année, mettant en colère Bolsonaro, un farouche défenseur des propriétaires fonciers.

« C'est la fin de la propriété privée », a-t-il déclaré. « Quelle décision terrible. »

Janeide Pereira vit au campement de Jardim Julieta. (Rafael Vilela pour le Washington Post)

Jardim Julieta comprend un pub improvisé. (Rafael Vilela pour le Washington Post)

Les hommes font voler des cerfs-volants à Jardim Julieta le 13 juin. La région est populaire auprès des cerfs-volants de tout l'État le week-end en raison du manque de fils électriques. (Rafael Vilela pour le Washington Post)

EN HAUT : Janeide Pereira vit au campement de Jardim Julieta. (Rafael Vilela pour le Washington Post) EN BAS À GAUCHE : Jardim Julieta comprend un pub improvisé. (Rafael Vilela pour le Washington Post) EN BAS À DROITE : Des hommes font voler des cerfs-volants à Jardim Julieta le 13 juin. La région est populaire auprès des cerfs-volants de tout l'État le week-end en raison du manque de fils électriques. (Rafael Vilela pour le Washington Post)

Mais les colonies prennent le plus souvent forme sur des terres vacantes – ce qui était exactement comment une étendue désolée à côté d'une cour industrielle dans nord de São Paulo regarda la femme de chambre Janeide Pereira. Elle marchait devant son immeuble en juin dernier, frénétique. Elle avait perdu son travail. La mère pour laquelle elle travaillait avait déclaré qu'elle voulait protéger ses enfants d'une éventuelle exposition au virus. Maintenant, Pereira était aussi sur le point de perdre sa maison.

« Je n'avais nulle part où aller, dit-elle.

[She's young, has no serious health conditions — and hasn't left isolation since March]

Ce terrain poussiéreux où les gens font voler des cerfs-volants et jettent des déchets ressemblait à sa meilleure option. Elle a traîné ses biens, a tendu une bâche en plastique noir et a aménagé une nouvelle maison pour ses cinq enfants. En quelques heures, elle avait des voisins. Ils ont rempli tous les coins du terrain appartenant à la ville. De petites maisons en bois se sont bientôt élevées. L'eau courante et l'électricité ont été installées en coupant les lignes à proximité. La colonie de Jardim Julieta était née.

Les gens qui arrivent maintenant, certains avec des blessures dues à la vie dans la rue, sont refoulés à contrecœur : la communauté est pleine. Les chefs de campement leur parlent d'un autre endroit, à huit kilomètres au nord. Là, sur le terrain boisé d'une usine en faillite, une autre colonie se forme.

Et c'est donc là que Félix est allé.

Un combat pour survivre

Félix récupère de l'eau pour la préparation des repas et l'hygiène personnelle au campement de Nascer do Sol. (Rafael Vilela pour le Washington Post)

« Água ! » vint un cri au loin. « Água ! »

Félix leva la tête et se leva. La communauté avait manqué d'eau la nuit précédente. Toute la matinée, on avait craint que l'homme des eaux de la ville, qui avait rempli sa citerne de 2 000 litres avec les livres, ne les ait oubliés.

Le mari de Félix a sorti plusieurs seaux vides. Il lui en tendit un et, en riant, ils partirent, enjambant les décombres et les déchets que les entreprises de construction avaient laissés ici. Ils ont trouvé l'homme de l'eau à l'avant de la communauté.

« Água ! » Félix hurla de joie.

Elle essayait d'être heureuse ici. Mais de plus en plus elle sentait ses 67 ans. Son corps lui faisait mal. Elle était diabétique. Et il y avait tellement d'incertitude dans la vie dans la colonie. L'eau pourrait s'arrêter. Les gens pourraient oublier de leur envoyer les dons de nourriture sur lesquels ils survivent. Un jour, elle avait amené une jeune famille avec trois jeunes enfants – l'une des 250 familles qui s'entassaient maintenant dans la colonie – et maintenant ils partagent tous sa cabane et une ampoule électrique.

Andreia Rodrigues de Oliveira à Nascer do Sol le 13 juin. (Rafael Vilela pour The Washington Post)

« Nous avons été expulsés », a déclaré Andreia Rodrigues de Oliveira, 36 ans, la mère. « Trois nuits que nous avons passées à dormir sous un auvent de magasin avant d'entendre parler de ce règlement. »

[My wife and I got covid-19. Our doctor prescribed a medication used to treat parasites in livestock.]

Chaque jour Félix attend. Alors qu'elle était sur le point de perdre sa maison, elle a appelé son patron. La femme – « des gens vraiment bien », dit Félix – lui a acheté un réservoir d'essence et lui a rappelé qu'elle serait en contact quand la pandémie est passée. Mais ensuite, Félix a déménagé ici, où son téléphone ne peut pas recevoir de signal, et elle s'est rendu compte que si son patron appelait, elle ne le saurait pas.

Elle a atteint le robinet communautaire et j'ai regardé l'eau jaillir dans les seaux. Elle les souleva avec un grognement et retourna à sa cabane. Les choses s'amélioreraient, se rappela-t-elle. La pandémie passerait. Son patron appellerait peut-être sa fille, sa fille la retrouverait ici, et Félix reprendrait le travail.

Elle a déposé l'eau. Elle regarda sa nouvelle maison. Elle a remercié Dieu pour ce qu'elle avait. L'eau était arrivée aujourd'hui. Et, regardant au loin les familles tout autour, elle savait qu'elle ne serait pas seule. Près de 400 autres devraient arriver dans les prochains jours.

« Chaque jour, il y en a plus », a-t-elle déclaré.

Félix traverse le campement le 14 juin. (Rafael Vilela pour The Washington Post)

Heloísa Traiano a contribué à ce rapport.

Lire la suite:

Une maladie. Deux Brésils.

« Il n'y a pas de mots » : alors que le coronavirus tue les aînés autochtones, les langues en voie de disparition sont menacées d'extinction

Ils ont perdu la guerre civile et se sont enfuis au Brésil. Leurs descendants refusent de décrocher le drapeau confédéré.